

Bulletin d'histoire politique

Hélène Jutras, *Le Québec me tue*, Montréal, Les Éditions des Intouchables, 1995, 111 p.

André Élémond



Volume 4, numéro 2, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063534ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063534ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Élémond, A. (1995). Compte rendu de [Hélène Jutras, *Le Québec me tue*, Montréal, Les Éditions des Intouchables, 1995, 111 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 4(2), 77–79. <https://doi.org/10.7202/1063534ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA VIE
POLITIQUE FRANÇAISE AU XX^e SIÈCLE**
sous la direction de Jean-François Sirinelli, Paris, PUF, 1068 p.

Thomas Ferenczi, dans un compte rendu publié dans le cahier des livres du journal *Le Monde* («La politique française de A à Z», 27 janvier 1995, p. XI), nous décrit ce nouveau dictionnaire qui présente les acteurs de la vie politique française, les principaux événements du siècle et les institutions de la République française. «Instrument de travail et de culture», selon le vœu de Jean-François Sirinelli, cet ouvrage réunit les signatures des principaux artisans du renouveau de l'histoire politique en France.

Selon Ferenczi, «La renaissance de l'histoire politique en France depuis une quinzaine d'années trouve son aboutissement dans ce *Dictionnaire historique de la vie politique française au XX^e siècle*». Le travail de l'équipe de rédacteurs (96) réunis par François Sirinelli présente les qualités de l'école historique française:

une attention scrupuleuse portée aux faits, aux dates et aux hommes, le refus des généralisations imprudentes et des conjectures aventureuses, la volonté de s'en tenir à des hypothèses solidement étagées et fortement argumentées, un souci pédagogique qui rend la lecture vivante et aisément accessible. (*id.*)

Soulignant la richesse de l'approche thématique, Ferenczi termine par ce commentaire: «Ces regards transversaux confirment que l'histoire politique a tout à gagner à s'ouvrir à la philosophie et à la sociologie».

Robert Comeau

Université du Québec à Montréal

**Hélène Jutras, LE QUÉBEC ME TUE, Montréal,
Les Éditions des Intouchables, 1995, 111 p. 1995.**

Nous reprochons souvent aux jeunes de ne pas se soucier des principaux problèmes auxquels le pays est confronté. Ce sentiment d'indifférence

n'est certes pas partagé par tous les jeunes. En effet, ce printemps, une jeune étudiante de 19 ans, Hélène Jutras, publiait une plaquette au ton pamphlétaire et qui portait sur différents aspects de la société québécoise. L'auteure reprend ici l'article qu'elle avait publié à l'automne de 1994 dans le journal *Le Devoir* et qui avait suscité beaucoup de vagues.

Elle porte un jugement très sévère sur la société québécoise qu'elle désire d'ailleurs quitter. Pour l'auteure, il apparaît difficile voire impossible de réaliser ses rêves en demeurant au Québec. «Je me sens simplement étouffer. On dit que la population du Québec est vieillissante. Je le crois, car je suis jeune et j'ai la vie devant moi, mais mes idéaux ont fondu vers l'âge de quinze ans.»

Parmi les motifs qu'elle évoque pour justifier son départ, Hélène Jutras mentionne entre autres notre manque de fierté. Notre indécision vis-à-vis de la question du statut politique du Québec témoigne bien, selon elle, de notre absence de fierté. Ce sentiment serait, toujours selon l'auteure, davantage présent aux États-Unis.

Plus loin, la jeune étudiante de McGill reproche au clergé d'avoir fait preuve, à une certaine époque, de peu d'empressement à favoriser l'éducation des francophones, plus préoccupé qu'il était par le salut des âmes. «Le clergé a déjoué leurs plans, en encourageant l'ignorance et la multiplication des croyants. Je simplifie, mais enfin l'essentiel y est. Je ne sais pas si le clergé nous a vraiment rendu service. Il nous a laissé ce sentiment d'infériorité par rapport au monde entier, et à force de se croire imbécile, on le devient.» À titre de rappel, c'est ce même clergé qui a formé la majorité des membres de notre élite politique, économique et sociale qui fut sous les feux de la rampe au cours des 25 dernières années.

Cet ouvrage se divise en trois parties. La première partie reprend la lettre ouverte qui fut publié dans le journal *Le Devoir*. La seconde donne une réponse aux nombreux détracteurs que s'est attirés l'auteur au moment de la publication de son article. Dans ce cas-ci, madame Jutras n'hésite pas à pourfendre ses correspondants. Enfin, la dernière partie permet à la jeune fille de critiquer le système d'éducation, la démocratie, les médias, la politique et le référendum.

Encore une fois, elle déplore, entre autres choses, les carences de notre système d'éducation qui réussit, selon l'auteure, à former des individus peu avides de connaissances et maîtrisant difficilement la langue française. C'est ainsi que notre jeune étudiante mentionne qu'elle a déjà rencontré une personne incapable de distinguer les auxiliaires être et avoir. À partir de ce constat, elle porte un jugement sans appel sur le système d'éducation.

Plus loin, elle trouve même le moyen de suggérer au gouvernement Parizeau la stratégie à utiliser quant à la tenue du prochain référendum sur la souveraineté. L'étudiante de l'Université McGill n'hésite pas dans ce cas-ci à revêtir le costume de fin stratège.

Cet ouvrage manque de rigueur intellectuelle. L'auteure énonce de grandes vérités à partir de quelques observations personnelles. Certaines affirmations contenues dans cet ouvrage ressemblent à de trop nombreux clichés véhiculés par quelques médias en quête d'auditoire. De plus, madame Jutras, qui fait écho aux discussions qu'avait provoquées son article au *Devoir*, répond à ses lecteurs de façon méprisante. Elle semble posséder la science infuse.

En fait, le seul mérite de cet ouvrage réside dans la jeunesse de son auteure. Le lecteur constate ainsi que les jeunes ne sont pas tous indifférents à l'évolution de la société québécoise. Ils nous forcent, un tant soit peu, à réfléchir aux enjeux qui se dessinent à l'aube du second millénaire.

André Élémond

**Gaston Cholette, *AU SERVICE DU QUÉBEC*,
Sillery, Éditions du Septentrion, 1994, 271 p.**

Au Québec, les grands commis de l'État se font plutôt discrets lorsqu'il s'agit de raconter les principaux faits d'armes de leur carrière. Ceux-ci s'imposent le même devoir de discrétion, au moment de leur retraite, que leur tâches a toujours exigée. Par contre, aux États-Unis et en France, les hauts fonctionnaires deviennent plus loquaces au moment où ils quittent le secteur public. Ici, Gaston Cholette brise quelque peu cette tradition en invoquant certains souvenirs d'une longue carrière consacrée à servir l'État.

Dès le départ, l'auteur mentionne que l'idée de ce manuscrit lui vient d'une rencontre avec l'éditeur du Septentrion, Denis Vaugeois. Celui-ci proposa à Gaston Cholette, de coucher sur papier quelques péripéties reliées à sa carrière. Après certaines hésitations, l'auteur accepta finalement l'offre.

Gaston Cholette possède manifestement des talents de conteur. Dans une langue fleurie, il sait dès le début captiver le lecteur. Lorsqu'il aborde son enfance passer sur les bords de la rivière Saint-Charles dans le quartier